

Louise Arvaly

Un banc sur la falaise



Louise Arvaly

Un banc sur la falaise

© Louise Arvaly, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7079-0

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes parents

1

Nous avons vécu ces jours-là comme si la mort allait forcément garder ses distances, tenue en respect par le fleuret d'une volonté farouche. Elle est pourtant venue. En douce. Pendant que nous dormions.

Comment savoir par où commencer ? Y eut-il seulement un commencement à ce que nous avons vécu ? Un point zéro que nous aurions manqué ? Je cherche encore. Rebrousse chemin. Remonte le temps. Jusqu'à quelle aube, quelle croisée de nos routes devrais-je revenir pour étudier les arcanes de ce malheur comme la médecine légale dissèque les corps en quête de la vérité ? Je ne sais pas. M'égare un peu. Quels que soient les drames que nous vivons, les jours s'enchainent avec une désinvolture insolente qui me désarme. Ils passent, résolument. Pourtant je sais que je vacille encore...

Depuis des mois, je voue une affection secrète et infinie à tous les hommes âgés coiffés d'une casquette qui croisent mon chemin : feutre serré, tweed anglais, Prince de Galles, pied de poule, lainage écossais, camaïeu de bleus et gris entremêlés, de bruns ou de verts chinés, carreaux, rayures. Sans critères de couleurs, de formes ou de tissus.

Un dos légèrement voûté, quelques cheveux grisonnants sur la nuque et le syndrome vient inmanquablement me saisir depuis le fond de l'estomac où un nœud étrange surgit soudain, avant de s'étirer jusque dans ma gorge et que je ne puisse presque plus respirer.

Combien de fois suis-je restée là, interdite au milieu d'un rayon de supermarché. Plantée entre deux gondoles, entre des alignements de conserves ou de jambon sous vide, les yeux rivés sur une silhouette qui ignorait tout de moi, pétrifiée par une onde maléfique qui me parcourait le corps des pieds jusqu'à la tête. La femme de Lot. Celle qui regarde en arrière. Malgré elle. Celle qui regrette. Statue de chair et d'os, envahie par un élan de tendresse absurde et incongru envers des inconnus. Des fantômes. Que mes bras ne peuvent ni n'oseront saisir. Des pères aussi impalpables qu'est devenu le mien. Evaporé dans l'espace, le néant, cet au-delà de nous, de ce qui nous liait, nous reliait. L'autre dimension à laquelle les vivants n'ont pas accès. Abandonnés à l'impuissance, au seuil d'une frontière maudite. Perdus. Tristes à mourir, eux

aussi.

Le chagrin me noie. J'ai besoin de comprendre. Certains pensent que tout est écrit d'avance mais moi je n'y crois pas. Les choses arrivent. C'est tout. C'est le lot d'une humanité malmenée par les lois du hasard. Le mauvais endroit au mauvais moment. Parfois, le mauvais pays, là où la vie d'un homme ne vaut pas plus qu'une poignée de billets froissés. Là où les volcans s'affolent. Où les vagues de boue et d'eau dévastent les terres emportant les maisons en même temps que ceux qui les habitent. D'autres fois la souffrance des corps torturés par un mal insidieux. Dans toute la déclinaison des malédictions qui peuvent s'abattre sur nos têtes, la vie nous réserva celle-là. Un coup dur. Fatal.

Je dois retrouver le fil de notre histoire. C'est une bobine de coton pourpre grossièrement enroulée que je tiens entre mes mains. Depuis des jours, je la fixe des yeux. Je vais saisir l'extrémité couchée sur le côté du cylindre, la pincer entre deux ongles et dégager doucement le cordon effiloché par la rupture. À gestes mesurés. Pour éviter qu'il ne m'échappe, rebondisse et roule sur le sol, emmêlant tout dans une course insensée. Je vais le dévider lentement, tirant les souvenirs à moi, un à un. Suivre le fil ténu de notre histoire comme une ligne de vie ancrée dans la roche. Avec au creux de l'estomac ce vertige étrange de qui sait l'équilibre fragile.

Lorsque la vie bascule chacun cherche désespérément comment rester debout.

2

Des jours en famille, il y en eut beaucoup. Des retrouvailles bavardes, des moments de rires, des jeux, des promenades. Manger. Boire. Parler. Marcher. Il est naturel de partager la vie autour d'une grande table ou sur les chemins caillouteux des bords de mer. Ces jours-là ne firent pas exception. Nous les vécûmes ensemble. Rassemblés. Autour de ce qui nous restait de lui. Ce que la maladie avait bien voulu nous laisser.

Malade. On s'imagine que c'est forcément un statut maudit qui, un jour, tombe du ciel tel un verdict abattu dans le bruit du marteau. Coupable ! Un coup sourd asséné sur le bureau acajou d'un spécialiste qui résonne dans la tête. Malade ! Une détonation. L'annonce qui soudain fait que tout bascule, et que la vie d'après n'aura plus jamais le même goût que la vie d'avant. Mais pour nous ce fut différent.

Lierre rampant au pied de hautes herbes, la maladie de mon père s'insinua dans nos jours en silence. Ses lianes s'immiscèrent peu à peu dans les conversations, nos doutes émergeant ici et là comme des petites feuilles nouvelles dont le limbe aurait cherché la lumière, alors que nous le pensions juste atteint de cette malédiction nommée vieillesse que tout le monde s'accordait à dire qu'il conjurait fort bien.

« Il ne fait pas son âge ! Il a toujours été tellement actif, entre le jardin et le bricolage... Quand même, le vélo, y'a pas à dire, ça conserve ! Ses cheveux ne sont même pas tout à fait gris ! Combien vous dites ?... Ah ben ça ! Non, je ne l'aurais pas cru ! »

Combien de phrases comme celle-là, venues flatter notre ego. Rassurer l'air de rien la part en nous qui redoute le temps qui passe et tout ce qu'il charrie inmanquablement dans son cours. La vieillesse, une jolie descente en pente douce vers une fin dont la certitude ne tient que dans l'échéance finale ? Non, une tragédie, à laquelle seuls quelques chanceux semblent échapper, épargnés par la dégradation du corps et de la dignité. Ceux dont on dit qu'ils vieillissent bien... Mon père était plutôt de ceux-là. C'est sûr, il y avait forcément quelques douleurs, des dents à consolider, des maux divers plus ou moins apparents. Mais c'est la vie, non ? Pour peu que la lucidité demeure dans un corps qui se tient

debout, même s'il se voûte un peu et que ses pas se font plus petits, pour peu que des envies le portent encore.

La maladie. Tant de mots avant de réaliser qu'elle était en train de nous le prendre, petit à petit. Que nous assistions sans le savoir encore à un rapt silencieux. Il nous fallut des mois pour le comprendre. Parce que c'est normal d'être fatigué à un certain âge. Parce qu'à partir d'un certain âge, c'est normal d'oublier un peu. « L'âge est là, aussi... » entend-on souvent de la bouche même des vieux de Penn ar bed.

Pourtant, n'avais-je pas déjà vu une petite lueur d'angoisse au fond de ses yeux bleus, sans m'y attarder ?

— Tu sais, il y a certaines choses, des fois, ... j'oublie ... j'arrive plus à ...

— Ce n'est pas grave papa, tu n'es plus tout jeune. Je comprends que ça ne doit pas être facile à accepter... mais c'est normal, tu sais. »

À cet instant précis, j'ai souri, tout bonnement, en penchant la tête sur le côté dans une sorte de « Allons, on ne va pas en faire toute une histoire » qui dédramatise. Qui balaye d'un geste léger. Empathie et prudence à la fois. Savant cocktail pour maintenir ses craintes et mes doutes à distance raisonnable. Pour rester hors d'atteinte. Qu'aucun mal ne le touche. Pas de mot. Pas de champ laissé à la menace. La tête enfouie dans le sable chaud.

C'est naturel de rassurer ceux qu'on aime, non ? Ne rassurons-nous pas ainsi nos enfants ? Des ombres menaçantes ondulent sur le mur de la chambre ? N'aie pas peur, ce sont les arbres du jardin que le vent agite... Tu n'as rien à craindre, regarde, il suffit de tirer le rideau ! Et ils nous croient, puisant dans nos certitudes la confiance qui viendrait à leur manquer. Mon père n'était plus un enfant mais ce jour-là il hocha la tête. Il n'insista pas. Moi non plus. Je n'avais alors pas conscience de ce qui nous attendait. Pas perçu l'enjeu. Sinon, j'aurais cherché plus près, plus profond. J'aurais creusé. Posé mille questions. Sonné l'alerte. Branlebas de combat dans toute l'unité familiale ! Urgence absolue ! J'aurais crié de toutes mes forces, hurlé par-dessus les toits : Papa n'est pas vieux : il est malade !

Mais ce jour-là je tirai le rideau sur ses craintes. Je balayai tout d'un revers de la main. Ses doutes, l'angoisse qu'il sentait sourdre au fond de lui. Cet élan inhabituel, les quelques mots hésitants qu'il laissait glisser vers moi pour la première fois entre ses lèvres tremblantes, avec pudeur.

À d'autres, papa ! Tu es solide ! Un roc.

Et j'y croyais vraiment.

29 janvier

La mort est un mur contre lequel on s'éclate. Une détonation interne inaudible à l'oreille des hommes. Passé le choc frontal, c'est le corps qui la contient, la retient comme il peut. Tout résonne en dedans. Tout vibre et tremble. Séisme intérieur.

Depuis ta mort, le chagrin me fissure. Il me parcourt le corps comme une lézarde progresse, se ramifie et gagne du terrain sur la façade crépie d'une vieille bâtisse. Il s'insinue partout, dans tous les interstices que ma douleur dessine. Il me morcelle. Aux premières gelées je sais que je risque gros. Que plus rien de moi ne tienne. Une contrariété, un contretemps, juste le souci de trop. Le contrecoup. Le coup, après.

Je vis l'après celui que j'ai perdu.

3

J'ai beau chercher, je peine encore aujourd'hui à dire quand tout a commencé. À quel moment le pont du navire s'est mis à pencher doucement, une inclinaison quasi imperceptible qui permettait presque de s'y déplacer avec l'aisance habituelle. Parfois le corps compense sans même que l'esprit s'y attarde. On tient l'équilibre, forçant légèrement l'appui sur la jambe droite et on rejoint les grands salons du pont supérieur sans encombre en longeant les coursives. Ça tangue, un bateau. C'est la vie. On compose tous avec la houle et le vent. On compense. Sans penser que le naufrage est possible.

Il y eut d'abord cette sorte de retrait : mon père se laissa glisser petit à petit à la lisière de nos conversations. Imperceptiblement. Nous l'évoquions alors à demi-mots. On le pensait fatigué. C'est sûr, on parle moins quand on est fatigué. Ce n'est pas qu'on ne s'intéresse plus à ce qui se passe autour de soi mais on écoute plus qu'on ne dit. On acquiesce plus qu'on n'exprime. Et nous faisions le point entre deux portes à chacune de mes visites.

— C'est vrai qu'il a l'air fatigué. Il a vu le médecin ?

— Oui, comme chaque mois. Il n'a rien dit de spécial.

Je voulais que ces moments partagés, devenus plus rares par la distance qui nous séparait soient légers et je m'y employais. Aller voir la mer, la famille, partager un bon repas, et puis parler jusque tard dans la nuit une verveine entre les mains.

À l'occasion d'un de mes passages en Bretagne, je me fis un jour la remarque qu'il souriait moins. Mais mon père n'était-il pas d'une nature réservée ? Il souriait peu. Depuis quelques temps, on aurait pu le dire plus effacé peut-être. « Papa n'a pas l'air très en forme. Il doit être fatigué. » Quelques remarques soucieuses échangées parmi d'autres préoccupations. À voix basse. En dehors de sa présence. On n'interroge pas un homme qui n'a pas l'habitude de se plaindre. Qui a toujours fait face. Qui a tout assumé sans sourciller. Les responsabilités, les coups durs. On respecte la faiblesse qu'on croit déceler, parce qu'il a bien le droit d'être un peu fatigué sans qu'une remarque vienne enfoncer le clou, non ?

Ce n'est pas grave papa. À ton âge, on a le droit de souffler un peu, c'est normal de marquer le pas. Que certaines choses t'échappent. Ne t'inquiète pas.